

Ce que nous regardons sans voir

Galerie Clairefontaine:

Jessica Backhaus, «I Wanted to See The World», photos couleurs



Jessica Backhaus, «World 99», série «I Wanted to See The World», 2011, 51 x 61 cm

Tendresse, couleur empathique et talent de conteuse, voilà ce qui caractérise la photographe

Jessica Backhaus, qui, conformément aux préceptes de celle qui fut son mentor, Gisèle Freund, donne à voir au-delà de l'apparence.

MARIE-ANNE LORGÉ

«Prendre des photos avec du cœur dans le regard», Jessica Backhaus a retenu la leçon de l'une des plus grands photographes-portraitistes du XX^e siècle, Gisèle Freund (née près de Berlin en 1908, morte à Paris en 2000), rendue célèbre par les écrivains – Malraux, Cocteau, Gide, Sartre, Woolf – qu'elle a portraiturés dans les années 30 et 40. Première femme à avoir réalisé des portraits-photos en couleurs en 1938, Gisèle Freund est parvenue, en installant une relation de confiance avec ses modèles, à faire une image plus conforme à l'intime réalité d'un créateur... parce que «nous habitons notre visage sans le voir» et parce qu'aussi «nous expo-

sons cette partie du corps au premier venu qui nous croise dans la rue».

Dans cet héritage, que dire alors du travail photographique de Jessica Backhaus, née en Allemagne en 1970 – vivant aujourd'hui entre New York et Berlin –, qui, débarquant à Paris à l'âge de 16 ans, a rencontré Gisèle Freund en 1992? Qu'il est remarquable de sensibilité. Et qu'il s'intéresse à tous les visages du réel, à savoir: aux objets – ces choses dont on s'entoure pour masquer la solitude ou la désillusion – mais aussi aux paysages, dont les traits sont inversés dès lors qu'ils se reflètent dans cet étrange miroir qu'est l'eau.

Du ciel dans l'eau

En quatre séries, Jessica Backhaus, qui cultive la couleur comme une prière, a l'allure d'une guerrière de la beauté par l'émotion. Dans *Jesus and the Cherries* (2002-2005), un village polonais sert de décor naturel à une vie de portraits; dans *What Still Remains* (2004-2008), une série de photos d'intérieurs, l'objet, qui n'est pas une nature morte, ne documente pas – ce n'est pas une espèce d'archéologie domestique constatant que le crucifix n'existe plus dans nos salles à manger ou que les fausses cerises achetées chez Ikea remplacent les napperons brodés –, il n'est pas non plus un exercice de nostalgie, mais c'est quand même un indice

du révolu, de quelque chose qui a vécu et qui ne se produira pas, et c'est surtout, rendant tangible la tension ou le conflit entre l'instant et le temps, une expérience de la disparition. Quant à la série *One Day in November* (2008), qui est un hommage avoué à Gisèle Freund, elle annonce – fût-ce par l'image inversée d'un arbre sur la surface miroitante d'une banale flaque d'eau en bord de parking – le véritable poème visuel qu'est *I Wanted to See The World*, la récente série que la galerie met en exergue.

En pleine nature, partant de l'usage vibrant de la couleur – au propre comme au figuré –, partant de ce qu'un morceau de peinture écaillée peut évoquer bien autre chose qu'une façade de maison, partant du reflet de cette façade dans l'eau ondulante, Jessica Backhaus réussit le mirage: entre photographie et illusion d'abstraction picturale, entre fragments de réalité et fiction optique, l'artiste raconte une histoire. L'histoire entre mémoire et imaginaire d'un lieu. Ce lieu étant à la fois emblématique et métaphorique de la mémoire et de l'imaginaire puisqu'il s'agit de Burano, une île du nord de la lagune de Venise.

* Galerie Clairefontaine (espace 2), 21, rue du Saint-Esprit, Luxembourg, jusqu'au 5 novembre. Tél.: 47.23.24.